

## Note de programme

Blandine Berthelot

Le 6 mars 1637, alors que le Carnaval bat son plein, le Teatro San Cassiano de Venise ouvre ses portes. Pour la toute première fois, une représentation d'opéra – en l'occurrence de l'*Andromeda* de Benedetto Ferrari et Francesco Manelli – est accessible à tous, à condition bien entendu de s'être acquitté d'un droit d'entrée. L'opéra n'est plus maintenant le seul fait d'une petite poignée d'élus, de quelques cercles d'érudits, de riches mécènes, de la noblesse de cour et de certaines dynasties princières, mais fait au contraire ainsi son entrée dans la cité : le *dramma per musica* est désormais pour tous, et a dorénavant son public.

Et qui dit public dit également – et naturellement – idoles. Ainsi, dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, un véritable *star system* se met en place autour d'un genre, l'*opera seria*, d'une forme, l'*aria da capo* et surtout d'un type de voix, les voix de castrats. Mi-monstres, mi-créatures divines, les castrats fascinent et font l'objet, pendant plus d'un siècle, d'un véritable culte. Ils parcourent l'Europe de théâtres en théâtres, régnant superbement en vedettes adulées. Parmi les quelques noms qui ont traversé les siècles, un semble avoir particulièrement marqué les esprits : Carlo Broschi, plus connu sous le nom de Farinelli – pseudonyme qu'il choisit en hommage à ses protecteurs napolitains, les frères Farina. « One God, one Farinelli » aurait déclaré une spectatrice anglaise, un soir de triomphe à Londres. Quant à l'abbé Conti, physicien, mathématicien et historien pourtant réputé pour son peu d'indulgence envers les castrats, il se serait énervé, le 30 décembre 1728 : « On ne parle que des opéras, et on est si entêté de Farinello, que si les Turcs étoient dans le Golfe, on les laisseroit débarquer tranquillement pour ne pas perdre deux ariettes ».

Carlo Broschi naît en 1705 à Andréa, dans le Royaume de Naples et est issu d'une famille de la noblesse de robe. Contrairement à la plupart des castrats qui étaient d'origines modestes, ce n'est pas pour l'argent que son père lui fit subir l'opération qui lui permettrait de conserver sa voix de soprano, mais bien par amour pour la musique.

Son aîné, Riccardo (ca 1698-1756), deviendra d'ailleurs compositeur : il signera notamment un *pasticcio* intitulé *Artaserse* (créé au King's Theatre de Londres en 1734) duquel est extrait un *aria di bravura* qui allait devenir la pièce fétiche de Farinelli, « Son qual nave ch'agitata ».

Farinelli reçoit à Naples la formation dispensée par le fameux compositeur et professeur de chant Nicola Porpora (1686-1768). C'est encore à Naples qu'il monte pour la première fois sur scène en 1720, âgé d'à peine 15 ans, lors d'une soirée donnée en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Il y tient un rôle dans l'une des cantates de son maître, *Angelica*, dont le livret est du célèbre Pietro Metastasio, qui – outre son ami - allait devenir l'un des plus grand librettiste de l'*opera seria*, ainsi que le poète officiel de la cour de Vienne. Dès lors, et fort de ce premier succès, la carrière du chanteur est lancée : il se produit à Rome, Vienne, Venise, Milan, Bologne... puis Londres, où il se rend en 1734 accompagné de son frère pour rejoindre son ancien professeur, qui dirigeait alors le théâtre de Lincoln's Inn Field. Farinelli est alors au faite de sa gloire. Mais à 32 ans et contre toute attente, il choisit de mettre un terme à sa carrière, en acceptant l'invitation d'Elisabeth Farnèse, épouse de Philippe V d'Espagne : en 1737, le chanteur accepte de tout quitter pour la cour d'Espagne, où il allait s'évertuer à chanter les quatre mêmes airs tous les soirs pendant près de dix ans pour le premier Bourbon, grand neurasthénique qui ne se sentait bien, dit-on, que lorsque Farinelli chantait.

Il ne regagne l'Italie qu'en 1759 et s'installe à Bologne où il vit ses vingt dernières années dans la simplicité et la solitude. À ses amis qui le prient de rédiger ses « Mémoires », il répond alors : « À quoi bon ? Il me suffit qu'on sache que je n'ai porté préjudice à personne. Qu'on y ajoute aussi mon regret de n'avoir pu faire tout le bien que j'aurais souhaité. »